

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 123 (2020)

Rubrik: Cahier des Lettres et des Arts

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cahier des Lettres et des Arts

Introduction

DOMINIQUE SUISSE

Ce cahier commence par vous retracer une promenade, à Corgémont, sur invitation du Cercle littéraire: *Poéstive, une balade pas comme les autres*. Ce fut une belle journée, ponctuée de découvertes des lieux avec des haltes gourmandes et poétiques. Vous aurez certainement du bonheur à en suivre les étapes pas à pas. Puis, vous aurez rendez-vous à Porrentruy, pour le vernissage de l'œuvre d'Alexandre Voisard *Des enfants dans les arbres*. À cette occasion, Bruno Chapatte, ami du poète a évoqué *Héraclite, Alexandre Voisard et nos enfants*. Du côté de Delémont, vous serez invité à deux autres vernissages. L'ouvrage de Pierre Montavon et Chantal Calpe-Hayoz *Ordalies* a été présenté à la FARB par Isabelle Lecomte. Plus tard, au Musée jurassien d'art et d'histoire, Adrian Vulic a prononcé un discours pour *Luminy, journal d'un artiste, Sarajevo* de Darko Vulic, son père. Ces deux volumes ont été édités par la Société jurassienne d'émulation. Quelques illustrations vous en donneront un avant-goût. Et puis, quittant les villes vous irez à Bonfol où Pierre Lachat vous racontera *La légende de la Grande Fosse*.

Cette excursion dans le paysage artistique et littéraire du Jura en 2019 est complétée par la Chronique littéraire qui vous propose un panel de livres introduit par nos chroniqueurs Christiane Lièvre-Schmid, Élodie Paupe, Valéry Rion, Luc Vallat, Philippe Wicht et moi-même. Ce n'est plus une randonnée mais un véritable voyage avec différentes destinations, différents horizons, différentes sensibilités mais autant de témoins de la richesse des talents des auteures et auteurs jurassiens. Je ne peux que vous inviter à ouvrir cette chronique et partir en exploration pour ensuite aller plus loin, au « plaisir de lire » les éditions complètes.

poestive

*La balade poétique et gustative autour de Corgémont,
ouverte à toute la famille*



cercle littéraire
de la société
jurassienne
d'émulation

*Avec la participation
des auteur(e)s de l'AJAR et
de José Gsell ; des comédien(ne)s
Marion Étienne, Zacharie
Heusler et de l'Espace d'art Arteca.
Les artisans gourmands :
La Bonne Miette, Boucherie Junod,
Brasserie La Courtyane et
la Fromagerie de la Suze.*

Samedi 31 août 2019, dès 13 h

Inscription et informations sur : www.poestive.ch

ou au 078 685 08 99 (12 h-13 h)

Adulte : 30.- / Enfant : 10.- (jusqu'à 10 ans)

La balade a lieu par n'importe quel temps !



Poéstive, une balade pas comme les autres

CERCLE LITTÉRAIRE DE LA S.J.É.

Printemps 2019

Alors que le Cercle littéraire de la Société jurassienne d'émulation désirait marquer le coup pour ses 15 ans d'existence, c'est après un comité fort joyeux et bien arrosé — où les propositions fusaient comme des missiles — que l'idée de créer un parcours mariant gourmandise et poésie a germé dans l'esprit de Steve Richard. Il faut dire que l'endroit, le Café du Soleil, à Saignelégier, a toujours été source d'inspiration pour les artistes.



Tout de suite s'est imposée à lui l'image de la promenade du Moulin, à Corgémont, ce magnifique chemin bordé de verdure longeant la Suze où règne la tranquillité, puisque interdit à la circulation. Puis est venue l'idée d'associer les commerçants curgismondains, forts de leurs goûteux produits artisanaux. Ainsi boulanger, boucher, fromager et brasseur se sont retrouvés dans la gonfle, avec un enthousiasme surprenant, rivalisant d'imagination pour présenter le fruit de leur travail. Et pour rendre cette balade attractive et différente des autres balades gourmandes, il fallait des envolées lyriques, de la poésie voire de la comédie. Le tracé fut imaginé en quelques jours seulement; Steve Richard, habitant de Corgémont connaît les environs sur le bout des doigts pour les avoir arpentés jusqu'au Chasseral. Muni de photographies prises lors d'un premier repérage et d'un plan du village, il a présenté le projet, qui a été validé séance tenante par les membres du comité présents.

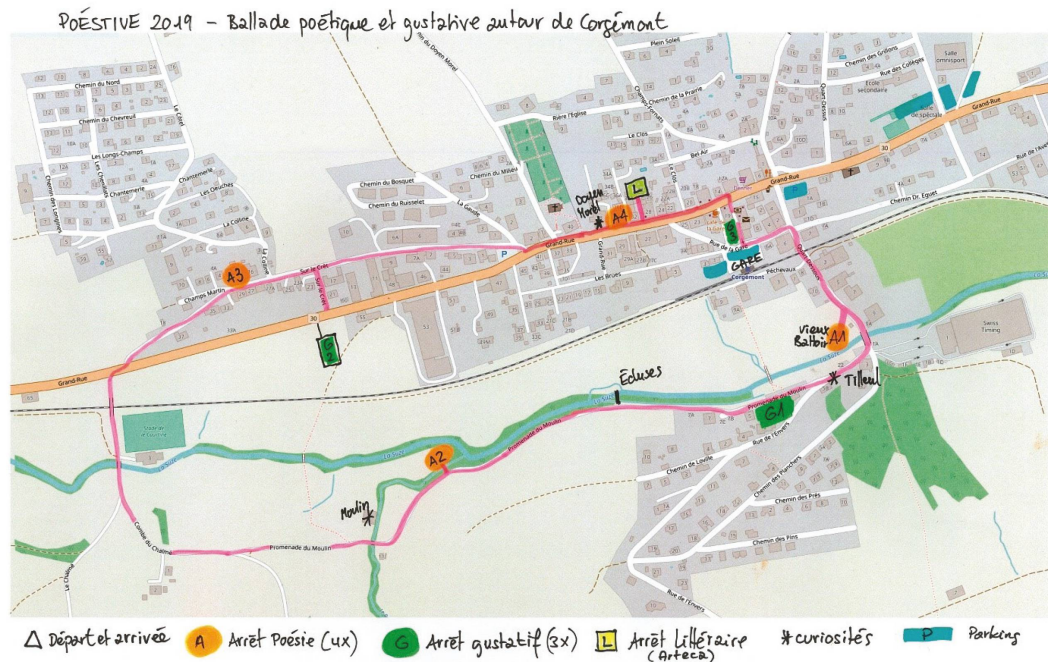
Puis le Cercle littéraire, alors en pleine transition de présidence, s'est attelé à trouver des auteurs locaux et à choisir des textes plus classiques sur le thème « Boire et Manger » afin de faire saliver les promeneurs. Et la machine s'est mise en marche: création du visuel, de la publicité et de la communication, montage d'un dossier pour les subventions, administration, recherche de parrains, de fonds et de bénévoles, etc. Tous les membres se sont démenés pour réaliser un événement digne de l'anniversaire en question. L'exercice fut remarquable; organiser une telle manifestation en trois mois seulement frise presque l'exploit...

Août 2019

Tous les membres du cercle trépignent d'impatience. Le montage de la balade s'est déroulé sur un jour et demi. Le parcours, étudié pour faire une boucle à partir de la gare, mesure environ trois kilomètres. Il est jalonné de panneaux indicateurs avec chacun une citation concernant, bien sûr, la poésie ou la nourriture. Quelques tentes ont été montées pour protéger les acteurs soit du mauvais temps, soit du soleil...

Mais le soleil fut bien au rendez-vous en ce samedi 31 août. Après un passage au bureau de départ vers la gare de Corgémont, les participants rencontrent l'auteur José Gsell, après cinq minutes de marche déjà. Il se tient devant le vieux battoir, un charmant édifice historique du village, situé au bord de la Suze. Voici, avec sa permission, la teneur de son message.

Poéstive, une balade pas comme les autres



■ Carte du terroir, texte inédit composé par José Gsell pour *Poéstive*

Je suis un humain qui ne comprend pas le monde des humains, comme un Martien qui tenterait le dialogue avec un pingouin. Je ne sais pas pourquoi tant de choses sombres se passent autour de moi. Des choses qui glissent, des choses qui brûlent, des coups de poing dans le foie que je digère au fil de la pizza surgelée que forme parfois l'existence. Il suffirait de bien manger, il suffirait de bien boire. Il suffirait d'une table et d'un peu d'amitié.

Pour ma part de la tarte, j'ai choisi mon parti, je suis parti, comme on part dans un texte, comme on part dans un film, comme on part en canoë sur l'Aar avec l'improbable rêve de rejoindre la mer Noire.

Je suis parti, je suis parti, comme on part dans un rêve, à la recherche d'une trêve, d'une pause, d'un truc qu'on dépose derrière soi.

J'ai créé un nouveau monde, loin des routes qui grondent, loin des foules qui bondent les rues, un monde fait de promenades au bord de l'eau, de poissons de la Suze. Lorsqu'ils ont faim je les mange. Tu trouves ça étrange ? Je préfère cela aux sushis de l'industrie. Une belle truite au bleu, c'est déjà un peu se mettre au vert. Pour la cuisiner j'invite, je peux même la mariner avec du blanc de la région, et pourquoi pas un peu d'ail des ours si c'est le début de la saison.



Et toi comment tu manges ? Est-ce que tu sens le goût des saisons ? Tu connais ce palais pour ta langue qu'est la fromagerie de ton village ?

Beaucoup de choses sont question de goût, si nous avons le goût de vivre, nous trouvons le dégoût des nourritures exemptes d'amour. Et parfois bêtement, je fais un détour dans l'ancre du hamburger et de la frite, je mange, je sens que quelque chose s'effrite, je m'écœure dans l'odeur qui flotte, je surnage à peine dans le monde qui m'est proposé. Parfois je craque comme une chips, je me fais avoir par la rapidité de la ville...

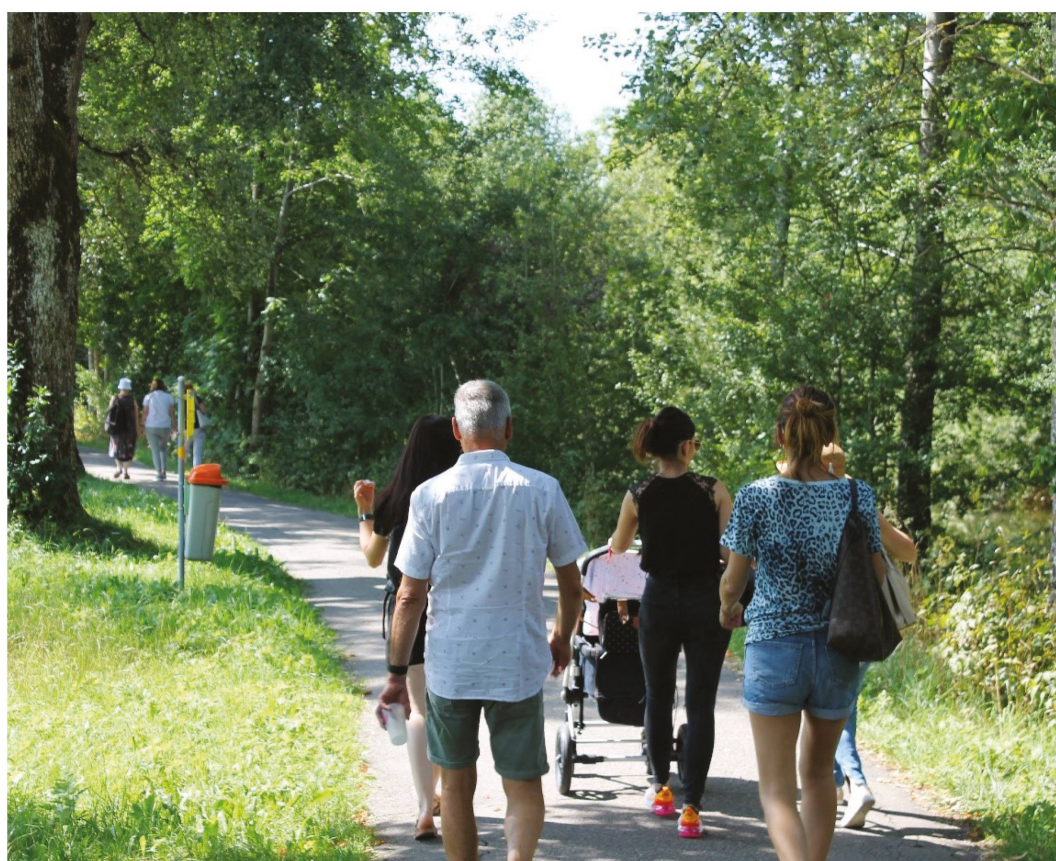
Au matin, un regard se pose sur le jardin, un café torréfié non loin en main, des plants de tomates qui poussent et annoncent les délicieuses salades d'été. J'y mettrai du chèvre frais que j'aurai transformé, séché moi-même, devenu crottin. Je sens l'amertume mêlée à la douceur, un peu comme exister, comme être en vie, j'en ai l'eau à la bouche. Un filet d'huile des olives récoltées par un ami en Croatie. Le souvenir de la tomate verte parfaitement mûre, ses zébrures, la rose de Berne, les cœurs de bœufs évidées qu'on farcit en faisant une folie, viande hachée, tête de moine et persil du jardin...

Les patates de Tramelan me reviennent soudain, le jardin des grands-parents, ce bon goût de noix, ce bon goût de la terre à laquelle on peut encore faire confiance, engraisée par le fumier produit sur place, le fumier des lapins, lapins à la moutarde, lapin en ragoût, les dimanches c'était lapin. On commençait par de la nourriture pour lapin, je veux dire, une salade de pissenlit. Et en dessert, les fraises du bonheur, les fraises de la serre de grand-mère, avec la crème fouettée, celle qui surnageait au haut de la boille à lait qu'on était allé chercher à l'aurore, le paysan d'à côté qu'on regardait traire lorsqu'on arrivait trop tôt, un royaume de souvenirs sur le palais, un banquet infini.

La saison avance, les couleurs changent, la grillade pour moi se mue, passe de viande-viande, à viande-légume, viande-légume-légume, les courgettes de maman, les aubergines des amis, la saucisse du boucher, la vraie, l'artisanale, la caractérielle. Et mon plus grand bonheur, l'épaule d'agneau piquée d'ail, cuisson lente sur le bois de la forêt, jamais au charbon, rarement sur le gril, plutôt la broche artisanale de noisetier, trois heures à regarder chanter la surface de chair, l'odeur enivrante, la bière fraîche et pétillante du village, je ne dirai pas laquelle, presque chaque village a la sienne, mais la bière qui élargit la patience de voir le feu contribuer au bon repas. Cette bière toujours, qui délie les langues, rafraîchit l'esprit avant que ce soit le tour du vin, peut-être celui de Moutier, lui qui ralentira un peu la cadence et ouvrira l'espace dédié à la première bouchée.

Revue de l'été, la courge dont les feuilles sèchent a pris la couleur de celles des arbres. L'heure appelle à récolter les fruits, broyer les coings qui dans leur fût apporteront un dernier feu à la fin de l'hiver, liquide transparent qui aidera à attendre la fonte des neiges. Les pommes, de toutes formes, feront les gâteaux et surtout le jus, sa couleur est d'or tourbeux. Le jeu de la presse est un bonheur, j'en ai vu couler presque un millier de litres l'an passé. Une part a fermenté et donné un liquide pétillant et légèrement acide, mais qu'il est bon de boire ce qu'on a cueilli, lavé, pressé et mis en bouteille.

Un songe de courge revient, en soupe, rôtie ou même lorsqu'il y en a trop, à transformer en gnocchis. Un petit sirop de fruits de sureau, quelques vitamines pour se préparer à l'hiver. Et l'heure est au gibier, souvenir fugace d'un gigot de sanglier prélevé sur les contreforts de Montoz. Une selle de chevreuil qui donne envie de monter tous les sommets de la région. Aller voir la première neige, une bière chaude



dans un thermos, pour digérer un peu l'année, faire de la place pour les fêtes.

Peut-être ira-t-on à la bouchoyade, certains même passeront quelques collines pour rejoindre une Saint-Martin, l'occasion de bien digérer l'année à l'aide du goût terreux de la Gentiane ou de celui, fruité de la Damassine.

Je parlais de Montoz, je parlais de montagne, mon monde s'y étend, ainsi que mes vallées d'enfance, ma campagne, parfois porte les noms de fromage ou le contraire, du Corgémont au Chasseral, ce qui me rappelle des marches d'hiver. Les journées si courtes où l'on se lève avant le soleil, un déjeuner simple, miel et beurre, confiture de groseilles, un simple pain paysan comme on le disait au village. Et de Corgémont on grimpe jusqu'au pont des Anabaptistes qui me font songer aux pâtisseries du dimanche, les biscuits, bricelets, les gaufres et la tresse. Les pieds dans la neige à mâchonner du *Studentenfutter* et à s'arrêter le souffle court pour manger un sandwich fait sur mesure à La Cuisinière. Entre deux tranches de pain bis, une épaisse rondelle de jambon cuit, une surdose de moutarde et une noix de beurre.

Gravir encore par la Petite-Douanne et avoir pitié du renard qu'on voit gambadant dans l'horizon. Se dire le pauvre, ce doit être la saison noire, bidon vide, et de poulets rêvant. Puis passer devant la métairie de Morat perdue sous les congères, où un jour désargenté on a déboulé puant après un festival pour être accueilli par l'hôtesse, plus belle fille du monde qui envoyait quelque regard attendri. La belle apporta un verre de lait tiré du pis, le meilleur de ma vie. Après les souvenirs, la marche continue, la crête du Houbel à gravir et le chalet qui attend. D'abord tout est froid et sombre, mais je ne suis pas seul. Nous sommes trois bons rigolards et dans nos sacs résonnent les bouteilles de blanc. C'est un concours, qui aura la meilleure ? Cormondrèche, Douanne et Moutier n'ont pas grand-chose à envier au Valais. Blanc de noir, légèrement rosé ou non filtré, la fraîche chaleur éveille l'amitié. L'un de nous a dans sa poche une petite fiole, le goût des cerises, loin du tord-boyaux qu'on coule dans la fondue, brûlé dans un garage, c'est bien de Kirsch artisanal dont je parle.

Ainsi va l'hiver, saison des réserves et lorsque de fromage on a trop mangé, ce qui est rare, j'invite les mêmes amis chez moi proposant une alternative. Heureux tout de même de quelque technologie, dans le ventre de mon congélateur je conserve souvent quelques perches, quelques féras et parfois même un brochet. Ce soir c'est le tour des

perches dont je fais une colline de filets. À l'heure de les faire rôtir, un peu de beurre et comme panure, de la farine de noisettes, une chanson se fait sentir. Si je sais une chose, c'est que lorsque les convives ne boivent pas trop de bière, ils peuvent en engloutir un plein kilo.

La table en hiver est un lieu un peu barbare où l'on bavarde et se goinfre, je n'ai jamais vu de convive dire : « J'en ai marre ». Les soirées veillent tard et lorsque de nourriture on est repus, de boisson on se calfeutre à bâtons rompus.

L'hiver est pour moi la saison du feu qui fredonne et pour le fourrager, il a fallu fendre et scier. Pour ce faire, une seule stratégie, des œufs, un bon lard paysan et à l'évidence, un café bûcheron.

Les mets à choix d'une existence sont nombreux et la vie est trop courte pour un seul repas malheureux. Sûrement, il suffirait de bien manger, il suffirait de bien boire. Il suffirait d'une table et d'un peu d'amitié. ■

Après cette exquise mise en bouche, les marcheurs sont conviés à une première dégustation où le boucher, le fromager et le boulanger du village ont déposé dans une assiette richement garnie le meilleur de leur travail, accompagné d'un verre de vin blanc ou rouge. C'est dans la bien équipée cafétéria du bocciodrome du Vallon et à l'ombre de la terrasse que les gourmands festoient, l'ambiance est bon enfant ; l'après-midi s'annonce brillant... Le club de boccia de Corgémont existe depuis plus de 40 ans. Ses membres se retrouvent une fois par semaine pour jouer et passer de bons moments. En plus des membres qui jouent pour le plaisir, le club compte une dizaine de joueurs licenciés qui participent à des tournois dans toute la Suisse.

Pour digérer quelque peu, les participants ont longé la Suze en suivant la promenade du Moulin, endroit tranquille et bucolique à souhait, et ils ont alors atteint le second poste, poétique lui, tenu par deux jeunes auteurs du collectif AJAR, une association de jeunes auteures romandes et auteurs romands créée en janvier 2012 dans le but d'offrir une vitrine littéraire à la nouvelle génération. Avec une variation sur un poème de Werner Renfer (né à Corgémont en 1898) tiré de *La Beauté du Monde*, ils ont livré au public une interprétation, en duo, de grande classe. Cachés sous les arbres dans un pré aux herbes folles, Kathinka et Nicolas ont encore mis à l'honneur deux autres textes du poète curgismondain.

■ *Voyage au bout de Renfer*, texte inédit composé par l'AJAR pour Poéstive

Je n'ai plus à vous raconter la *Currywurst* qu'on croque à toute heure sur les places de Berlin, de celles qui crissent sous la dent et laissent sur la langue une drôle de couleur jaune.

Je n'ai plus à vous raconter les *Schnitzels* énormes et gras que l'on dévore ouvertement dans la cafétéria d'une quelconque université, en compagnie de trois Américains, d'une Tchèque et de deux Espagnoles.

Je n'ai plus à vous raconter les *Strudels* et les *gefüllte Bretzeln* qu'on s'offre, au sortir des boîtes de nuit, pour attendre les tramways, véhicules des anciens militaires, des patrons de pubs et des pédicures, élégants comme des mille-feuilles (les *tramways*, pas les pédicures), bringuebalantes synagogues à roulettes qui zigzaguent dans l'aube ivre.

Je n'ai plus à vous raconter les années qui passent, avalées comme des petits bouts de gras grillés après un *shot* de vodka.

Mon mémoire, je l'écris dans la langue de Zorba et de Nana Mouskouri parce que je vis de *souvláki*, de *moussaka*, et de *kadaïfi*. Les rues d'Athènes sont une académie et la Grèce, cette glande mammaire, ce grand *tzatziki* philosophique, est un vieil albatros maniaque et désinvolte, réincarné en *banana pancake*. C'est un *tiganopsomo* rassis, que je refais frire, et vivre, à ma grande stupeur, d'une certaine manière.

Je n'ai plus rien à vous apprendre des *bagels pumpernickel* au saumon fumé qu'on dévore, discrètement, en compagnie de deux enfants en *K-way*, pour attendre son tour aux balançoires de Coney Island, accaparées par des progénitures en fête, enguirlandées par leurs parents ou gratifiées de barbes à papa, tout à leur affaire dans les vapeurs de *churros* et l'odeur âcrement douce du ketchup.

J'ai arrêté la malbouffe. J'ai fui les frigidaires familiaux, les fours micro-ondes et les lapins de Pâques. J'ai pris un paquebot puis le train, un beau matin de juin, et je suis parti pour Stockholm, rassurante comme un gratin de topinambours. J'aurais très bien pu me gaver de harengs fermentés, mais j'ai préféré repartir vers l'Est — *goulash*, moules farcies de riz, *khachapouri*, aubergines kirghizes — pour atteindre enfin la Chine.

J'ai cueilli des cerises en Mongolie, bu du lait en Mandchourie, slurpé des nouilles dans le Yunnan. Le bleu de vache de mon ami Wu,

le seul peintre en poya de Pékin, ivoire onctueux persillé d'amertume, me rendait le ciel de mon enfance.

J'allais oublier de vous raconter qu'ensemble, de la Grande Muraille au château de Gruyères, nous avalions le double-crème à la petite cuiller, en croquant des meringues aussi larges qu'un pont. Et tandis que le train chantait comme un four à pizza, nos yeux avalaient la croûte fine des paysages.

Je n'ai plus à vous raconter la *Currywurst* qu'on croque à Berlin et les *gefüllte Bretzeln*, pour attendre les *tramways*, véhicules des anciens mitrons et des pédicures, élégants comme des synagogues à roulettes. J'écris dans la langue de Zorba parce que je vis de *souvláki*, et de *kadaïfi* et la grammaire, ce grand *tzatziki*, est un vieil almanach désincarné, un *tiganopsomo* rassis, que je refais à ma manière.

Je n'ai plus rien à vous apprendre des *bagels* au saumon fumé qu'on dévore discrètement pour attendre son tour aux balançoires de Coney Island, accaparées par des prophètes enguirlandés de barbes à papa tout à leur affaire dans les vapeurs de *churros* et l'odeur âcrement douce du ketchup.

J'ai fui les frigidaire, les fours à pain. J'ai pris le train un beau matin de juin et je suis parti pour Strasbourg, j'aurais très bien pu partir pour la Chine.

Le bleu de vache de mon ami le peintre, ivoire onctueux persillé d'amertume rendait le ciel jaloux. Ensemble, nous avalions la double crème à la cuiller en croquant des meringues aussi larges qu'un pont et le train chantait comme un fou.

Je n'ai plus à vous attendre, *tramways*, véhicules des anciens pédagogues, j'écris parce que je vis, et la grammaire est un vieil almanach désincarné que je refais à ma manière.

Je n'ai plus rien à vous attendre, balançoires des prophètes enguirlandés de barbes frigides, j'ai pris le train un matin de juin et je suis parti pour Strasbourg, j'aurais très bien pu partir pour la Chine. Le bleu de mon ami le peintre rendait le ciel jaloux et le train chantait comme un fou.

Nu à vous attendre, tramways, véhicules des anciens dogues, j'écris parce que je vis, et la grammaire est un vieil amas désincarné qu'à ma manière j'ai enguirlandé de barbes frigides. J'ai pris un joint et je suis parti pour Strasbourg. Pâtir pour le bleu de mon ami le peintre sioux. Le train hantait un fou.

À vous, tendres culs des anciens dogues, j'écris que la maire est un
vieil amas carné (amas manié). En Irlande, barbe rigide, j'ai pris parti
pour Strasbourg, pour le blâme sous le train fou.

À vendre : d'anciens ogres que la mer a maniés.

En Iran, Gide prit parti pour, troubla le fou.

Vendre d'anciens lamas.

Remparts pour le fou.

Vendre ma part pour le fou. ■

Quelques centaines de mètres plus loin, après être passé devant le vieux moulin — aujourd'hui rénové et habité — et à côté du stade de football de La Courtine, c'est la comédienne Marion Étienne qui attendait impatiemment les marcheurs, et elle a impressionné enfants et parents dans son rôle de vieille sorcière gourmande, composé à partir des textes de *Hansel et Gretel*. Saisissante, son interprétation interactive, avec accessoires, maquillage et costume, a marqué plus d'un participant, certains en ont peut-être fait des cauchemars.



La cuisine évoquée dans les livres n'est pas toujours légèreté et insouciance; cette sorcière me fait penser à un ogre, celui du poète Maurice Carême:

J'ai mangé un œuf,
Deux langues de bœuf,
Trois rôts de mouton,
Quatre gros jambons,
Cinq rognons de veau
Six couples d'oiseaux,
Sept immenses tartes,
Huit filets de carpe,
Neuf kilos de pain,
Et j'ai encore faim.
Peut-être, ce soir,
Vais-je encore devoir
Manger mes deux mains
Pour avoir enfin
Le ventre bien plein.

Maurice Carême, *L'Arlequin*, Nathan, 1970, « L'Ogre ». ■



La visite de la fromagerie de la Suze, événement suivant, était un moment attendu par de nombreux participants. Emmenés par Marc-André Girardin, propriétaire des lieux, les groupes, munis de coiffes, de blouses et de protège-chaussures en plastique, ont pu déambuler dans les locaux et ainsi découvrir les secrets de la fabrication des gommeux de la région: Tête de moine, Erguël, Le Sauvage, Corgémont aux herbes, Creux de Glace, Chass Grand, toutes ces appellations porteuses de noms régionaux sont garantes d'être des délicieux pro-

duits du terroir. À noter qu'en mai 2019, le jury et le public de la 4^e Fête de la Tête de Moine ont décerné à M. Girardin et à ses collaborateurs les Girolles d'or pour ses Têtes de Moine AOP classique et AOP réserve.

À la sortie, un bar attendait les assoiffés; eau, jus, sodas étaient proposés, mais aux commandes, il y avait surtout Frédéric Guerne et son épouse Béatrice, de Courtelary, qui ont offert quelques lampées de leurs savoureuses bières artisanales. Le cercle tient ici à remercier MM. Girardin et Guerne pour l'éloquence dont ils ont fait preuve et pour l'amour de leur métier qu'ils ont transmis aux visiteurs. Nous avons reçu de larges échos encensant leurs présentations...



Après s'être requinqués, les participants ont rencontré Zacharie Heusler, lui aussi comédien, en poste dans le petit parc dédié au doyen Morel et à Werner Renfer, sis au milieu du village. Pour sa part, il s'est saisi avec une passion toute théâtrale des vers de Raoul Ponchon. Ce nom ne vous dit rien ? C'est pourtant un fin gourmet, un militant du goût qui n'apprécie rien tant qu'une cuisine simple qui laisse la première place aux produits eux-mêmes. Puis le comédien est passé au dessert ! Que diriez-vous d'une salade de fruits ? *Ou plus simplement d'un quartier d'orange ou d'un morceau de melon ?* Il y avait de quoi vous mettre l'eau à la bouche : Zacharie s'est alors lâché sur des poèmes de Guillaume Apollinaire (*Poème à Lou*), de Saint-Amant (*Le Melon*) et d'Alexandre Pothey (*Fromage de Brie*).

[...] J'ai vu des jambons en charpie!
Est-ce là faire une œuvre pie
Que de mettre en charpie le jambon?
Non, vraiment, je vous le demande?
Un jambon n'est chose friande

Qu'autant qu'il demeure un jambon.
J'ai vu des truffes triturées!
Réduites en telles purées
Qu'elles n'avaient rien de flatteur,
Je vous assure. Un vrai cirage.

Il faudrait un sacré courage
Pour y goûter... Moi, serviteur...
Ô cuisiniers! ne vous déplaise,
Voilà de ces sombres fichaises
Dont s'accommodent volontiers
Les officielles agapes,
Mais qui ne sont que des attrapes
Pour des estomacs du... métier. [...]

Raoul Ponchon, « Salon culinaire », *Le Journal*, 1904. ■





Le dernier poste a permis aux participants de découvrir Arteca, un espace d'expression artistique qui avait ouvert ses portes en mars 2018. Avec une exposition photo-littéraire consacrée à l'écrivain Philippe Delerm et à son livre *La première gorgée de bière*, Arteca proposait également un concours et un petit moment de répit à l'ombre après cette balade torride et animée. L'exposition permettait de découvrir quelques extraits du livre de Delerm et ces textes étaient illustrés par cinq artistes locaux choisis par Steve Richard, le propriétaire des lieux.

Après un passage à la laiterie du village pour ceux qui voulaient acquérir quelques produits présentés lors des dégustations, les participants de retour au bureau de départ ont reçu, en souvenir, une petite brochure de 24 pages contenant les textes inédits composés pour *Poéstive*, plus quelques informations sur le Cercle littéraire et la réalisation de la balade. Il y avait aussi quelques bancs aménagés pour passer un dernier moment avec ses compagnons de balade, quelques boissons attendaient les plus asséchés.

Plus de 80 participants se sont inscrits pour cette belle journée et d'après les nombreux témoignages élogieux, la balade fut très appréciée. Aucun bémol n'est venu entraver la partition, exécutée avec brio — à part notre président qui est rentré chez lui avec la clé du local dont nous avions besoin...

Mes respects à toutes les personnes qui ont permis la réalisation de cette balade particulière. Longues vies à la poésie ainsi qu'au péché de gourmandise. Une dernière question se pose : mais que va donc organiser le Cercle littéraire pour ses 20 ans ?

Poéstive, les acteurs

Les auteurs et comédiens : José Gsell, Marion Étienne, Nicolas Lambert et Kathinka Salzmänn, Zacharie Heusler et l'espace d'expression artistique Artec.

Les commerçants et artisans : Boucherie Junod, Boulangerie La Bonne Miette, Fromagerie de la Suze, Brasserie La Courtisane.

Les bénévoles : Xavier et Céline Frainier, Christelle Paupe, Véronique Jeandupeux et Yanna Antzlinger.

Merci à tous nos parrains sans qui cette balade n'aurait pas pu exister : Optic 2000, Delémont ; Banque Clientis, Courtelary ; Chocolaterie Camille Bloch, Courtelary ; Bitusag SA, Glovelier ; Swisslos ; Commune de Corgémont, Conseil du Jura bernois ; Restaurant de l'Étoile, Corgémont ; Vigo Frères, Delémont ; Restaurant La New Bayrische, Delémont ; René Bouduban Électricité, Delémont ; Motel Au Gros Pré, Delémont ; Boucherie Paupe, Courroux.

Membres du cercle qui ont œuvré à la réalisation de *Poéstive* : Élodie Paupe (responsable littéraire et secrétariat), Laurence Frainier (administration), Lysiane Maître (communication), Géraldine Rérat-Ouvray (administration), Marie-Jeanne Carnal (comptabilité), Claudio Siegrist (responsable parrainage), Steve Richard (conception, graphisme et coordination).

Poéstive, une balade pas comme les autres



Les alcools d'autrefois, le Picon ou l'absinthe
Ont un charme certain, et de curieuses teintes
Après le Vieux Battoir, à l'isthme de la Suze
Je fus grisé par l'archaïsme de la Suze...

Pour le Cercle littéraire de la S.J.É., Steve Richard

Fils de l'été, Steve Richard est né à Bienne au cœur des années soixante. Il est typographe de métier, mais surtout artiste; il pratique la guitare, la peinture et est également auteur (dernier ouvrage en date: Max Robert, passeur d'art, monographie, Éditions Intervalles, 2018). C'est un inconditionnel amoureux de la Grèce et de la mer. Très gourmand, la cuisine est aussi une autre de ses passions, tout comme la photographie et le vin. Contact: stivrich@protonmail.com

Héraclite, Alexandre Voisard et nos enfants

BRUNO CHAPATTE

Tout être humain qui a fait un peu de philosophie connaît la célèbre phrase d'Héraclite : « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. » Ou plus précisément : « On ne descend jamais deux fois dans le même fleuve. » Et les manuels de philosophie de résumer ainsi un peu caricaturalement sa pensée : Héraclite est le philosophe du changement.

L'œuvre d'Alexandre Voisard correspond bien à cette première approche de la réalité héraclitéenne. Particulièrement sensible à la nature, Alexandre Voisard y fait souvent, voire toujours, référence dans ses écrits, dans ses proses comme dans sa poésie, et le double récit qui vient d'être publié n'échappe pas à la règle. Il met en scène des enfants (on lit entre les lignes qu'il s'inspire de son enfance parmi ses frères et sœurs) qui, par leurs expériences, découvrent la campagne d'Ajoie. *Des Enfants dans les arbres* propose, en effet, un premier récit qui a pour cadre la forêt, alors que le deuxième s'intéresse à l'Allaine, notre rivière ajoulote. Cette nature, l'enfant du récit, comme Héraclite, l'observe dans ses changements visibles ou infimes, donc partout, aussi bien à propos de la rivière que de la forêt : « Et soudain, ce que vous avez sous les yeux vous apparaît non plus comme un de ces paysages romantiques ornant le salon familial, images d'un autre monde, mais comme l'expression violente de la vie même, où tout est mouvement, jusqu'au plus infime élément : remue-ménage et péril en tout alluvion et dans le moindre interstice d'écorce.¹ » Cette rivière, cette eau qui coule, « traverse la cité » natale, Porrentruy, « emportant tout ce qui se trouve en travers de sa route² ».

Mais les marques du temps affectent aussi la forêt, « la vie de la forêt s'active³ », il y a « le va-et-vient apicole⁴ », etc., tout un monde de vie en mouvement, dans sa flore comme dans sa faune... jusque sous les écorces, comme on l'a vu.

VERNISSAGE

28.09.2019

**ALEXANDRE VOISARD
DES ENFANTS DANS LES ARBRES**

ESPACE RENFER, HÔTEL DES HALLES, PORRENTUUY

Flux de la rivière, vie frémissante de la forêt, l'enfant du récit y est sensible, lui qui inscrit tout ce qui se passe autour de lui dans la ronde des saisons, sur lesquelles se calquent les activités humaines et, plus particulièrement, les périodes d'école et de vacances: «Le cumul des saisons érige les colonnes des années et vous pousse à vous confronter à l'écoulement du temps⁵.» À une échelle plus grande, le monde des hommes lui aussi change, les événements de l'Histoire se poussent les uns les autres, comme le récit ne manque pas de le relater à propos des troubles de la Deuxième Guerre mondiale: «Cette guerre n'est pas éternelle, papa sera peut-être bientôt de retour [...] ⁶ ».

Dans sa sensibilité à noter le changement, Alexandre Voisard est donc bien héraclitéen.

On rapporte encore une autre phrase d'Héraclite, moins célèbre que la première mais peut-être plus profonde: «Un en tout déploie son être.»

Ce déploiement de l'Être est rendu possible grâce à l'écoulement des choses dans le temps, mais aussi grâce à leur foisonnement dans l'espace.

Alexandre Voisard est un témoin particulièrement attentif de la manifestation de l'Être qui donne forme à la nature, au cosmos, auxquels appartiennent aussi les êtres humains. Ce qu'il observe l'émerveille, l'emplit de gratitude: «chaque espèce se révèle être un petit chef-d'œuvre de la nature⁷».

L'observation dans ses longues fréquentations des lieux de notre pays lui fait découvrir la richesse des espèces. On apprend dans le récit que c'est le père qui donne à sa progéniture la double impulsion de découvrir la nature et de la nommer: «Mes chers petits, chacun d'entre vous ne sera véritablement ami d'une fleur que lorsqu'il saura la nommer, alors au travail! Épilobe, brunelle, lotier, aspérule, mélilot, scabieuse, millepertuis...»⁸ Alors que l'enfant se met à découvrir, à identifier et à classer les multiples espèces du vivant — de notre environnement, comme on dit aujourd'hui — le poète, à la suite de son père, a le goût de les exprimer: «L'important, c'est de porter un nom.»⁹ Connaître la nature, la nommer dans sa diversité, l'un ne va pas sans l'autre quand on aime, car tel est peut-être l'enjeu de notre rapport au monde. Lire l'œuvre d'Alexandre Voisard, c'est être emporté par l'extrême variété des fleurs, des champignons, des arbres, des oiseaux et des bêtes, par l'exaltation de nos sens qui accueillent le monde et par le lyrisme des mots qui disent la diversité de ce monde grâce à ce qu'Héraclite a appelé le déploiement de l'Être. Amour et chant du monde ne font qu'un chez le poète. Et si l'on en croit le philosophe Blaise Pascal dans son fameux fragment sur la

« Disproportion de l'homme » où il est question des deux infinis, il y aura toujours du travail dans le décryptage du monde, puisque face à l'immensité de la création, l'imagination humaine « se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir »¹⁰. Voilà ce qu'il en est du vertige que nous fait éprouver Pascal face à la générosité de la nature dans son microcosme et son macrocosme.

Résumons: Héraclite est le philosophe du devenir, du perpétuel changement des choses, mais il est également le philosophe du déploiement de ces choses, de leur variété. Alexandre Voisard est héraclitéen dans la mesure où il nomme le passage du monde, et donc aussi de l'homme, à travers tout ce que le monde a de prolifique. Même si son inspiration puise dans le plus proche, son Ajoie, et dans ce qu'il en éprouve, son esprit pourrait être qualifié de poétique encyclopédique.

Changement avons-nous dit. Émerveillement dans le changement. Oui.

Mais Alexandre Voisard n'est pas naïf. Si le changement est signe de promesses, il est aussi annonce de drames. La nature fait peur dans l'imaginaire de l'enfant, mais aussi dans la réalité. Il y a l'orage, il y a des drames, et l'être humain en fait parfois les frais. Toutefois, la nature n'est pas seule à réveiller nos peurs. Les hommes tuent et torturent, l'Histoire est saturée de violences, de crimes et de guerres. Le poète observe, questionne et trouve même parfois, oui parfois seulement parce que ce n'est pas toujours possible, la ressource de rire gentiment, parce que l'humanité dans ces expressions gestuelles et langagières peut être comique.

Toutefois, Alexandre Voisard prend ses distances face à la pensée d'Héraclite. Là où le philosophe d'Éphèse met en place une cosmologie, affirme dans sa spéculation les lois universelles du changement et du déploiement de l'Être, le poète met l'humanité au centre de son attention, des ses considérations, de ses interrogations. Le philosophe grec est neutre et analytique, Alexandre Voisard questionne la place de l'homme et du destin de chacun. Le premier développe un système, le second revisite ses souvenirs pour poursuivre une méditation ouverte sur l'existence humaine. Il y a bien chez Alexandre Voisard le bonheur cher au poète de jouer, au sens noble du terme, avec la matière des mots¹¹, il y a bien le plaisir et la nécessité du classement que lui inculque l'esprit encyclopédique et curieux du père, il y a surtout des questions sans réponses qui confèrent à l'œuvre tout son mystère: « L'eau a-t-elle une âme ? »¹² Mais la nature tue, son camarade Marco s'est noyé dans l'Allaine qui fait tant rêver, mais plus incompréhensible encore, l'homme sacca-

ge, perd son âme: « À peine les bombardements se sont-ils tus qu'on apprend les crimes des nazis qui, dans la foulée des troupes allemandes ayant mis l'Europe à feu et à sang, ont exterminé des millions de Juifs pour le seul fait d'être juifs. Qui nous guérira de l'horreur, nous qui n'avions connu jusque-là d'angoisse et de crainte que devant la foudre, les inondations et la noyade de Marco ? »¹³

Il faut lire Voisard avec le regard neuf de ce jour, de l'aujourd'hui. Déjà en 1977, dans un texte livré à la Société jurassienne d'émulation, le poète ne voulait pas d'une beauté qui « donne de l'univers un portrait lénifiant », d'une beauté faite pour que « les bourgeois éprouvent ce besoin constant d'être rassurés dans un monde en perpétuel mouvement »¹⁴.

Chez Voisard, la nature parle, se parle: « Frênes, pins et merisiers se racontent leurs anecdotes d'un temps lointain où ils n'étaient que graines tournoyant infiniment dans les bourrasques. »¹⁵ Mais elle nous parle aussi. Voisard écoute et chante la nature, nous fait comprendre combien elle est douce et rude, mais toujours indispensable:

« Oh, le premier perce-neige ! s'exclame Rosine.

— Tu ne devrais pas le cueillir, on ne cueille jamais la première fleur.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle pourrait être la dernière, répond Jacotte.

— Et alors ?

*— Si c'est la dernière, il n'y en a plus après. »*¹⁶

La dernière réplique pèse pour nous, femmes et hommes de 2019, comme un lourd avertissement, celui de la disparition des espèces.

Ce double récit d'hommage à son père et à l'Ajoie de l'enfance, Alexandre Voisard le dédie à ses propres descendants: « à mes enfants / à leurs enfants / et à leurs petits-enfants¹⁷ ». Même si rien n'est appuyé, on peut comprendre que le poète pense à sa progéniture. Héraclite nous apprend que la nature est devenir, énergie, vie, c'est-à-dire cycle de naissance et de mort. Notre nature souffre sous la pollution des hommes, les matières premières s'épuisent, beaucoup d'espèces disparaissent, la biodiversité si chère à Alexandre Voisard, et qu'il chante avec tant d'amour et de poésie, s'appauvrit à grands pas. Ici en Ajoie, les insectes se font rares, les frênes sont malades, les foyards ont soif...

En ce jour de grève pour le climat, nous ne sommes pas à Berne, mais nous sommes de cœur avec tous les jeunes et moins jeunes qui savent que l'humanité est en grand danger.

Les hommes politiques, les Mussolini et les Hitler sont moqués et condamnés dans ce nouveau récit de Voisard. Devant les grands bouleversements qui attendent l'humanité, que les citoyennes et les citoyens de la Terre entière prennent, à la suite des scientifiques, la mesure du danger et qu'ils condamnent les nationalistes, les populistes de tout poil, les va-t-en-guerre et qu'ils élisent des femmes et des hommes politiques démocrates, courageuses et courageux, plus que responsables, pacifistes mais fermes et qui prennent la mesure de l'urgence climatique. Que chacune et chacun d'entre nous prenne aussi ses responsabilités par amour de la nature et de l'humanité, peut-être dans le chemin d'une vie moins matérialiste, d'une digne pauvreté, comme celle qui est dépeinte dans l'ouvrage.

Ainsi y aura-t-il encore des Voisard, des poétesses et des poètes pour chanter magnifiquement le monde et l'aimer, des femmes et des hommes pour les lire et les écouter, «des enfants dans les arbres» pour continuer l'aventure sur cette Terre.

La nature, c'est-à-dire le cosmos, elle, continuera sa course, ses changements et ses révolutions, comme l'avait si bien dit Héraclite : « Un en tout déploie son être. »

Merci !

Hommage rendu par Bruno Chapatte, ami du poète, lors du vernissage du livre par la Bibliothèque cantonale jurassienne de l'Office de la culture, le 28 septembre 2019.

Bruno Chapatte est né à La Chaux-des-Breuleux et a obtenu une licence en français et en philosophie à l'Université de Genève. Il enseigne au Lycée cantonal et à l'École de commerce de Porrentruy.

NOTES

¹ Alexandre Voisard, *Des Enfants dans les arbres*, Éd. d'autre part, Genève, 2019, p. 15.

² Idem, p. 56.

³ Idem, p. 30.

⁴ Idem, p. 14.

⁵ Idem, p. 46.

⁶ Idem, p. 79.

⁷ Idem, p. 57.

⁸ Idem, p. 21.

⁹ Idem, p. 21.

¹⁰ Blaise Pascal, *Pensées*, Édition de Michel Le Guern, « Folio Classique » Fragment 185, p. 154.

¹¹ « Ce vocabulaire si musical, telles de fines gouttelettes de miel sur sa langue, il s'en délecte. » (Idem, p. 21)

¹² Idem, p. 55.

¹³ Idem, p. 91 et 92.

¹⁴ In *La beauté en procès*, Société jurassienne d'émulation, Porrentruy, 1977.

¹⁵ Idem, p. 14.

¹⁶ Idem, p. 87.

¹⁷ Idem, p. 9.

Ordalies

Présentation de l'exposition lors du vernissage à la FARB

ISABELLE LECOMTE



© Pierre Montavon, 2019.

J'ai pris connaissance du travail photographique de Pierre Montavon en 2012, à la bibliothèque de Delémont. Il y présentait *Sans eux*, sa série sur les personnes issues de l'immigration travaillant dans le Jura. À ce moment-là, je ne retiens pas son nom, mais je suis sensible au projet, projet sur la tolérance assez discordant avec l'image que la Suisse projetait alors dans la presse belge¹. Ensuite, je découvre *Portraits d'une ville*, son ouvrage sur « les visages » de Delémont² où je reconnais mon gentil voisin, feu Pierre Bouduban. Dès lors, je veux absolument voir son

travail sur *Hong Kong — les habitants des toits* qu'il expose en 2015, dans le cadre des *Journées photographiques de Bienne*. Et là, face à ces clichés d'une beauté rigoureuse et d'une sensibilité tout en retenue, je sais que je suis face à un grand photographe. Ce jour-là, les photos de Pierre entrent dans mon musée intérieur.

J'ai fait la connaissance de Chantal Calpe grâce à une amie commune, l'écrivaine Yvette Wagner. Avec le temps, j'ai appris à connaître Chantal. Amoureuse de la culture, elle joue du clavecin, s'intéresse à l'art contemporain et dévore la littérature, qu'elle soit jurassienne ou internationale. C'est à elle que l'on doit, sous l'égide de la BiCJ, les rétrospectives en hommage à Alexandre Voisard³ et Hugues Richard⁴. Nous nous retrouvons grâce à *Jura l'Original* qu'elle a dirigé de 2012 à 2016.

Chantal et Pierre font, quant à eux, connaissance en 2000, ici même à la FARB, au moment de l'exposition *Portraits d'une ville Delémont*. Cette rencontre débouche sur le désir de collaborer : Pierre apporterait les images, Chantal fournirait les mots afin de s'inscrire dans une toute nouvelle collection proposée par les éditions de la SJé : *Le champ des signes*⁵. Très vite, leur amour de la forêt et des arbres devient « le » trait d'union. En chemin, le mot *Ordalies* s'impose à son tour. Ici, je dois vous avouer que je ne connaissais pas ce mot. Et, pendant une année — l'année durant laquelle ils ont eu la gentillesse de m'associer à ce projet d'exposition à la FARB — je me suis contentée d'une définition imaginaire. Le mot *Ordalies* sonnait comme la contraction de la belle Ophélie morte dans la forêt et des floralies, ces grandes fêtes célébrées en hommage à la beauté des fleurs. Ce fut donc un choc d'apprendre que ce mot signifie en réalité « mise à l'épreuve par les éléments comme le feu, l'eau, le vent »⁶. Forcément, le mot *Ordalies* influencera notre lecture des images, de la même manière que Pierre n'a plus fait les mêmes photos dès lors que ce mot a accompagné ses balades en forêt, une forêt située à deux pas d'ici, qui longe la Birse de Delémont à Bâle.

À l'heure où chacun d'entre nous peut faire une photo et la poster instantanément sur les réseaux sociaux ou simplement l'envoyer à ses contacts, *Ordalies* se pose à contretemps. Par son titre d'abord, un mot qui remonte au Moyen Âge et par sa lente gestation ensuite, puisque le projet met 20 ans à prendre sa forme définitive. Or, la question du temps est au centre de ce travail. Au risque d'évoquer une évidence, la photographie a le pouvoir de nous rappeler un événement extrêmement

éphémère : la brume se pose ou se retire, la sève monte et tend une tige, un rayon de soleil traverse un manteau nuageux, une anémone sauvage se donne une dernière fois avant de se faner. Mais il a fallu toute la sensibilité du photographe pour capter la lumière capable de théâtraliser cet instant. J'en ai fait l'expérience, j'ai marché dans les pas de Pierre avec mon appareil photo. Je me suis rendue au bon endroit, à la bonne saison et les photos que j'ai prises furent particulièrement mauvaises : car c'est une question d'instant quand une certaine lumière resculpte la forêt. La question du temps s'inscrit aussi au cœur de la démarche poétique de Chantal. Les textes oscillent entre l'évocation d'un passé marqué par la présence des arbres — qui offrent de délicieuses incursions dans l'enfance — et l'évocation poétique du temps qui passe. Les images, comme les mots, sont traversées par le territoire des saisons.

Comment lire aujourd'hui une photographie de paysage ? Le peintre Christian Boltanski (1944*)⁷ souligne avec pertinence qu'une photographie permet de jouer sur deux codes de lecture. Le code « haut » ou « tableau » évoque les paysages peints. En effet, nous avons tous en mémoire le genre « paysage » qu'il soit « naturaliste », « romantique » ou « hodlérien ». Mais, au même moment, le code « bas », le code « photo » nous ramène à la vérité et donc au souvenir. Concrètement, si l'on voit une personne prise en photo, il se peut qu'on se demande ce que cette personne est devenue, mais si elle est peinte, on ne se pose pas la question, car il est entendu que le peintre a pu travestir l'image voire l'inventer.

Le code « bas », le « code photo » sous-tend si puissamment l'idée de réalité que la photographie semble ne rien avoir à faire avec l'art. C'est pourquoi certains peintres — comme certains amateurs d'art — n'aiment pas la photographie. Je pense au peintre hollandais Bram Van Velde (1895-1981) qui estimait que « dans la photographie, il y a cette immobilité qui fige tout, qui tue tout »⁸. Or, dans *Ordalies* Pierre Montavon a volontairement cherché à dépasser la gélification de l'image. Si vous prenez le temps d'être dans celui de la contemplation, la nature vous apparaîtra vivante. Voyez la tension des ronces qui se lèvent, la verticalité de l'arbre que le ciel appelle, le vent et l'orage en devenir, le fouillis d'une nature sauvageonne et le chaos des sous-bois qui semble s'organiser dans les nids d'oiseaux. Notons que le concept de désordre — au même titre que l'idée de contemplation — se pose à contre-courant car l'art est presque toujours organisation (symétrie, nombre d'or, point de fuite,

mise en scène, montage, cadrage, partition, gamme chromatique...). Certains artistes, comme les peintres informels — et l'on pense ici à Jackson Pollock (1912-1956) — ont travaillé sur l'idée de désordre, de non-organisation c'est-à-dire, pour citer encore Christian Boltanski, « ils ont travaillé sur l'idée de tout ce qui peut empêcher le spectateur de s'apercevoir qu'il est en train de regarder de l'art contemporain »⁹. Travailler sur l'informel, c'est refuser d'être dans la séduction.

La photographie est donc dans un premier temps l'expression d'un choix individuel et dans un second, le résultat de l'attention qui lui est portée. Une attention qui s'exprime, par exemple, par le choix des formats. Prenez les nids. Tirés en petit format, ils sont ces « cocons de feuilles » « à la rondeur d'une joue »¹⁰. Mais reproduits en grand, ils forment un tourbillon de matières et un antre rendu mystérieux par le changement d'échelle. Prenez « le lit d'anémones » reproduit en format carte postale, qui peut deviner qu'il a fallu une superposition de deux impressions pour capter toutes les nuances de gris ? Quant au choix du noir et blanc ou de la couleur, il est également imposé par l'image. Tantôt les tons fauves et « bistres » habillent une « petite jungle », tantôt les blancs, les gris et les noirs profonds révèlent les arabesques et les drapés mais — et c'est là la beauté de l'énigme — masquent l'heure du jour.

Pour conclure, je voudrais évoquer un souvenir d'enfance. Mon père, qui fut marionnettiste m'a souvent raconté cette histoire. Dans un de ses spectacles, un papillon devait venir chatouiller le nez du héros. Le papillon n'était en réalité qu'une simple bande de papier. Quand mon père n'était pas en forme, les enfants pensaient qu'un morceau de papier tourbillonnait à cause du vent, mais quand mon père était habité par son travail, pleinement en contact avec son art, les enfants s'écriaient émerveillés « oh, un papillon ! ». Aujourd'hui, je pense que ce qui fait la différence entre une photo et une photo d'art, un texte et une suite poétique, c'est l'instant durant lequel un être humain est totalement habité par ce qu'il fait et par ce qu'il veut transmettre. Alors, comme le marionnettiste, le photographe et le poète nous montrent le visible tout en nous permettant d'y percevoir l'invisible.



© Pierre Montavon, 2019.

Docteure en histoire de l'art de l'Université Libre de Bruxelles, Isabelle Lecomte dirige depuis 2014 la revue L'Hôtâ qui défend le patrimoine rural jurassien. Le travail de Pierre Montavon y a fait l'objet d'un article dans le N° 43. En 2017, elle a été la commissaire de l'exposition Rémy Zaugg Voici Voilà Voyez, présentée au Musée jurassien d'art et d'histoire (MJAH) à Delémont, au Musée jurassien des Arts à Moutier et au Musée de l'Hôtel-Dieu à Porrentruy.

Sensible à l'art contemporain, elle a collaboré avec le sculpteur Christophe Bregnard, la céramiste Regula Hauser, le peintre Darko Vulic et le plasticien Emmanuel Wüthrich. Récemment, elle a participé à la rédaction des catalogues sur Ferdinand Hodler et Lionel O'Radiguet édités par le MJAH de Delémont.

NOTES

- ¹ La presse belge avait beaucoup relayé «l'affaire des minarets» qui aboutit, en 2010, à l'interdiction de leur construction par la Constitution suisse.
- ² Pierre Montavon, *Portraits d'une ville Delémont*, Delémont, FARB, 2000.
- ³ *Alexandre Voisard. Destins de plume* au MHDP et au Musée jurassien des Arts de Moutier, expositions sous l'égide de la Bibliothèque cantonale jurassienne, en collaboration avec M^{mes} Chantal Calpe-Hayoz, mandataire, Géraldine Rérat-Ouvray, bibliothécaire cantonale et Valentine Reymond, conservatrice du Musée jurassien des Arts à Moutier, 2010.
- ⁴ L'exposition *Combien de Hugues Richard sous sa houppelande?* s'est tenue à l'Espace Auguste-Viatte de la Bibliothèque cantonale à Porrentruy, puis à Mémoire d'Ici à Saint-Imier en 2014.
- ⁵ *Quelques fourmis sur la page*, textes et apostilles d'Alexandre Voisard, illustrations de Pierre Marquis est le premier ouvrage de la série Le Champ des signes paru en 2001.
- ⁶ Le sens premier du mot *Ordalie* est «jugement divin», *Dictionnaire historique*, Le Robert.
- ⁷ *Christian Boltanski*, Les grands entretiens d'artpress, Paris, 2014, p.17.
- ⁸ Charles Juliet, *Rencontres avec Bram van Velde*, P.O.L., Paris, 2016, p.88.
- ⁹ *Christian Boltanski*, Les grands entretiens d'artpress, Paris, 2014, p.37.
- ¹⁰ Les mots placés entre « » ont été empruntés à la suite poétique de Chantal Calpe rédigée pour l'ouvrage *Ordalies*, SJÉ (Le champ des signes), 2019.

Discours du vernissage de Luminy samedi 7 décembre 2019 au MJAH

ADRIAN VULIC



Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi, avant toute chose, de vous remercier de votre présence ici en cette matinée. Ceci d'autant plus que vous saviez devoir vous confronter à la tragique thématique de la guerre, cette horreur qui, pour nous avoir été épargnée, n'en fait pas moins, d'une certaine façon notre quotidien. Car de la guerre nous commettons l'erreur, nous pourtant enfants de la paix, de penser tout savoir. Ses images nous parviennent des quatre coins du globe et sur tous les supports. Nous pensons connaître son visage, mais nous avons tort. Car qui peut soupçonner le nombre infini de victimes qu'elle cause, et les déchirements qu'elle entraîne sur plusieurs générations ?

Parmi les mystères de la guerre, celui qui me semble le plus insondable, le plus insaisissable, et que nous avons tant de peine à concevoir : la vie, pour le meilleur comme pour le pire, d'une façon ou d'une autre, sous la guerre suit son chemin. Certes, elle fait le quotidien des soldats comme des civils, elle hante les esprits en permanence, mais, pire que tout, elle vous place face à l'attente. L'attente, qui semble être, au sein de l'horreur, un châtement aussi pervers que la balle ou l'obus, et à sa façon tout aussi mortel. Car la moindre seconde de répit vous met face, dans l'instant, à des questionnements insupportables dont aucun de ceux qui ont su rester des hommes ne mérite de souffrir. « Combien de temps, encore, avant que la balle de ceux qui étaient, il y a si peu de temps, mes frères et mes amis, ne finisse par trouver son chemin pour se loger dans mon corps ? » « Cette guerre finira-t-elle un jour ? » « Quel avenir pour moi et mes enfants dans un pays dont les bombes ne semblent ignorer aucun recoin, aucune zone d'ombre ? » « Lesquels de mes amis d'enfance sont encore en vie aujourd'hui ? » Ou même, plus simple, plus essentiel peut-être pour l'homme emporté dans la tourmente de la guerre : « Comment me chaufferai-je cet hiver ? Y aura-t-il encore de la nourriture pour moi et ma famille au mois prochain ? »

Face à tout cela, à cette pesanteur qu'aucune âme humaine n'est conçue pour supporter, l'homme continue, se contraint à continuer à vivre. Face à la permanence du doute, face à l'imminence et l'omniprésence de la mort, chacun cherche un refuge, une toute petite minute de tranquillité. Le boulanger, peut-être, trouve quelque réconfort à pétrir chaque matin sa pâte, comme il le faisait bien avant que des sirènes ne viennent tourmenter incessamment ses nuits. L'enseignant, jour après jour, tient sa classe en s'efforçant de chasser ses sombres pensées, priant sans répit pour que ses élèves soient épargnés, et que la guerre laisse, après son passage, de quoi, pour ces hommes en devenir, rebâtir un avenir. Le père et la mère, un instant, oublient les atrocités et l'impermanence qui les entourent, se concentrant de toutes leurs forces et comme ils le faisaient déjà jadis, sur le souffle paisible et régulier de leurs enfants endormis.

Et l'artiste ? Que fait l'artiste en temps de guerre ? Eh bien, en dépit de tout, épousant l'absurde comme pour se fondre dans un monde devenu insensé, il continue de peindre, de sculpter, de chanter ou d'écrire.

Car tout homme a besoin d'un refuge, d'un lieu intime, peut-être banal, où reposer, un instant, un esprit torturé au moins autant que la chair.

Mon père, pendant la guerre, n'a pas cessé d'être un artiste. Le journal que nous vous présentons aujourd'hui n'est pas un journal de guerre.

C'est tout simplement le journal d'un artiste que la guerre entoure et traverse, mais c'est bien l'œuvre d'un artiste avant toute autre chose.

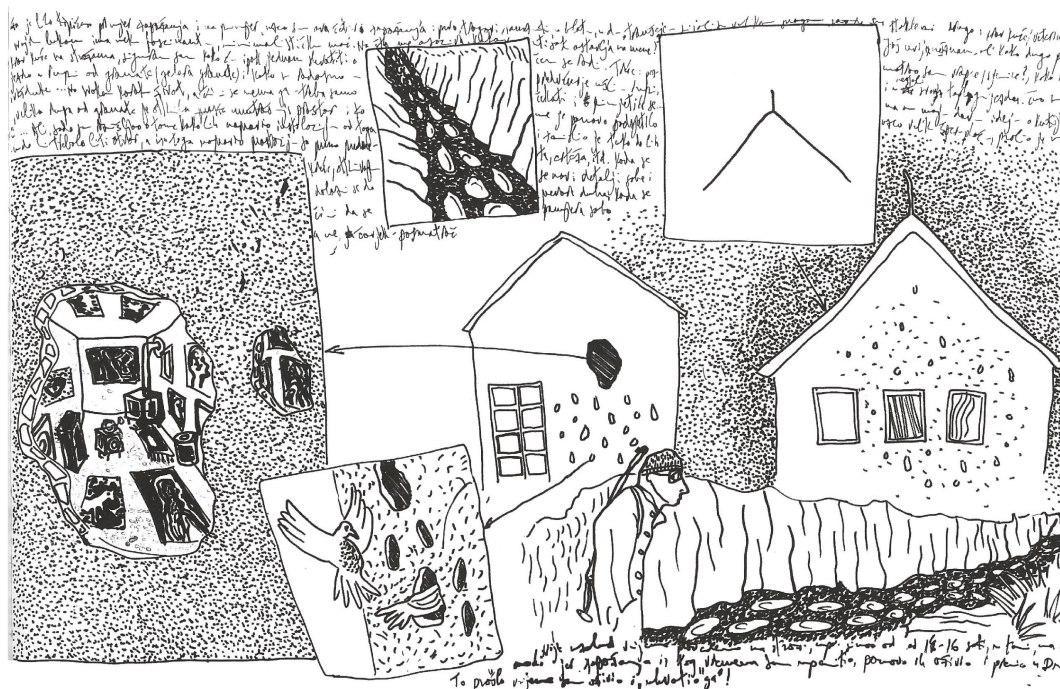
La toile que mon père a préparée à l'occasion de ce vernissage, préférant, comme à son habitude, la peinture au discours, résume et illumine tout cela. L'art, pour mon père, était une île, un ultime refuge. Car si l'on peut à peine imaginer ce que les atrocités quotidiennes de la guerre peuvent causer comme dommages et douleurs à l'esprit de tout homme, il est impossible de décrire combien celles-ci doivent affecter l'âme d'un artiste, dont la mission, le devoir, est précisément d'être plus sensible au monde que le commun des mortels.



Cette toile représente également l'un des épisodes artistiques pour lesquels Darko Vulić éprouve le plus de fierté, et au sujet duquel il a pourtant, jusqu'à il y a peu, toujours gardé le silence. Juste à côté des lignes de tranchées où mon père était fréquemment obligé de pelleter de jour comme de nuit, se tenait une vieille maison. En première ligne du front. À de bien nombreuses reprises, cette vieille bâtisse, très rapidement devenue ruines, a protégé mon père et ses amis, pris pour elle les balles qui leur étaient destinées. Le danger, dans la zone, était immense ; de nuit,

il suffisait d'une flamme, d'une petite lueur dépassant des tranchées, pour que vous tombiez à la renverse, éventré par les balles. Et pourtant, poussé sans doute par cet instinct qui coule dans les veines de chaque véritable artiste, mon père a choisi d'y donner corps à une performance artistique qu'il a nommée Luminy, en hommage à la cité universitaire française, située en bord de mer, et où il avait, avant la guerre, vécu ses plus beaux souvenirs. À chaque occasion, lorsque l'armée le laissait en paix et que ses obligations le permettaient, il se rendait auprès de ce qu'il restait de la demeure, et peignait, sur ces murs lézardés, entouré de la présence de ceux qu'il avait tant de peine à appeler ses ennemis, ce paradis qu'il espérait retrouver un jour. Luminy, mon père, depuis, me l'a raconté à de nombreuses reprises mais toujours au compte-gouttes, était devenue sa religion. Et ces ruines, son temple insulaire au milieu de l'horreur.

Le travail qui a abouti à la réalisation de cette publication n'a pas été facile pour mon père. Car les horreurs de la guerre, absolument rien ne parvient à les effacer. Aujourd'hui encore, si, dans ses œuvres, vous vous donnez la peine de lire entre l'encre de Chine et l'acrylique, vous la voyez, bien présente.



On ne se remet jamais d'avoir survécu à la guerre, mais, et mon père le démontre au quotidien, l'art est plus fort et plus puissant encore que les obus et les balles.

J'espère que la lecture de Luminy vous rendra plus écœuré encore de la guerre, car elle ne mérite rien de mieux. Mais j'espère également que vous saurez y trouver, comme mon père a su le faire dans sa ville assiégée, beauté, poésie, grandeur et humanité.

À présent, mon père, silencieux toujours, souhaiterait vous interpréter à la guitare un morceau qui l'accompagne depuis longtemps, et qui résumera, bien mieux que je n'ai su le faire, ce que ce livre et cette toile décrivent.

Enfin, pour conclure, je souhaiterais remercier à nouveau, et du fond du cœur, la Société jurassienne d'émulation pour le long et patient travail qu'elle a su fournir afin de donner vie à ce projet qui me semble, bien humblement, d'une grandeur qui nous dépasse.

Adrian Vulic est né à Bâle, le 26 avril 1998. Il a grandi à Boncourt et obtenu une maturité gymnasiale au Lycée cantonal de Porrentruy. Installé aujourd'hui à Bienne, il suit des études de pédagogie dans la capitale fédérale, et est actif, en parallèle, dans l'enseignement et le journalisme.

La légende de la Grande Fosse

PIERRE LACHAT

« Bonfol et l'argile, c'est une histoire de génie! », me confiait Yannis Cuenot, coprésident de la Fondation Mémoire, Art et Forêt — Bonfol.

Depuis bien longtemps, on connaissait la bonne qualité de l'argile de Bonfol, résistante au feu. Grâce à elle, l'artisanat, puis l'industrie se sont développés et les potiers ont largement tiré bon profit de cette terre de qualité largement répandue dans le sous-sol de la commune. Le village est devenu ainsi l'un des plus peuplés du Jura au tournant du siècle dernier et au recensement de 1900, il comptait 1340 habitants. La fabrique Céramique industrielle SA (CISA) a aussi utilisé cette argile à des fins industrielles dans les années 1950-1960 pour produire des planelles qui ont été exportées dans le monde entier.

Ainsi, pendant de longues années, l'argile a donc fourni du travail aux gens de Bonfol qui ont su, avec *génie*, tirer grand succès de leur rencontre avec l'argile.

Dans les années 1960, selon les connaissances scientifiques de l'époque, il s'est avéré que la fosse laissée béante après l'extraction de l'argile par la CISA, était suffisamment étanche pour y déposer des produits chimiques à éliminer. Le *génie* des gens de l'époque a été d'utiliser ce trou vide pour y enfouir des détritiques de tous genres et de combler ainsi un grand trou vide plutôt que de les diluer dans les cours d'eau comme il était de coutume en ce temps-là!

Plus récemment, et à la suite de débordements et de fuites de la fosse où avaient été déposés les déchets, il est apparu que l'étanchéité n'était pas aussi bonne que les spécialistes l'avaient estimé à l'époque. Il a fallu donc remédier à cette pollution. Et là encore, l'assainissement de la décharge industrielle de Bonfol a été une réussite *géniale* qui peut être citée en exemple bien loin à la ronde.

Aujourd'hui, la Fondation Mémoire, Art et Forêt — Bonfol s'active à maintenir le souvenir de cette histoire par la réalisation d'une œuvre land art conceptualisée par l'architecte tessinois Mario Botta. Cette réhabilitation du site assaini sera un lieu de mémoire, de transmission, de création, de prise de conscience de notre lien intime avec notre environ-

nement et une ode à la nature résiliente. Voilà le quatrième épisode du *génie* de cette histoire à succès qui unit Bonfol avec son argile.

C'est toute cette histoire de l'argile de Bonfol, reliée au patron du village, saint Fromond, qui est à l'origine de la légende de la Grande Fosse.

La légende

Il était une fois, aux confins de l'Ajoie, un village bien prospère, étalé entre étangs et forêts de chênes.

L'agriculture, la pêche dans les étangs et surtout le travail de la terre cuite assurent le bien-être des « Bonfol ». On y fabrique des pots, des caquelons et bien d'autres objets à usage domestique. On y produit aussi des tuiles de qualité pour couvrir les maisons. Et il faut beaucoup d'argile pour la poterie et la tuilerie. Alors, on creuse. On creuse cette merveilleuse terre glaise aux couleurs vives et mêlées, brun, rouge, jaune, bleu, blanc; on va la chercher dans la forêt, au lieu-dit Sur les Creux. Et on déboise. Et on creuse... Et bientôt, ce travail laisse un grand trou béant, que l'on appelle simplement la Grande Fosse.

Un jour, des messieurs bien nippés aux allures de bourgeois viennent guigner ce grand trou. Ce sont des gens de la ville qui font commerce de teintures et autres peintures et qui ne savent plus comment éliminer leurs surplus polluants et malodorants. Pour utiliser la Grande Fosse, ils font des propositions alléchantes au Conseil communal, ce genre de propositions que l'on ne saurait refuser. Et les villageois se laissent attendrir. Les sous arrivent à flot, en même temps que les camions de déchets. Le village s'enrichit. Ses habitants n'ont plus besoin de se fatiguer à façonner la terre et à vendre leurs pots, caquelons, assiettes et autres jattes sur les marchés, car chacun a trouvé un travail bien rémunéré auprès des teinturiers généreux qui ont engagé tout le monde, même ceux qui ne savaient pas faire grand-chose; il y a toujours un portail à garder ou un coup de balai à donner. Tous les gens de Bonfol bénéficient de cette manne providentielle qui arrive si facilement. Et même si une fois ou l'autre des habitants sentent des odeurs nauséabondes ou observent des liquides douteux, ils ne s'en inquiètent pas plus que tant et ils ont vite fait de fermer le nez et les yeux... Petit à petit, les villageois délaissent la terre, celle que l'on façonne comme celle que l'on cultive.

Cependant, après quelques années, les teinturiers s'en vont sans crier gare, sans explication, et la source des ressources se tarit. Il faut se

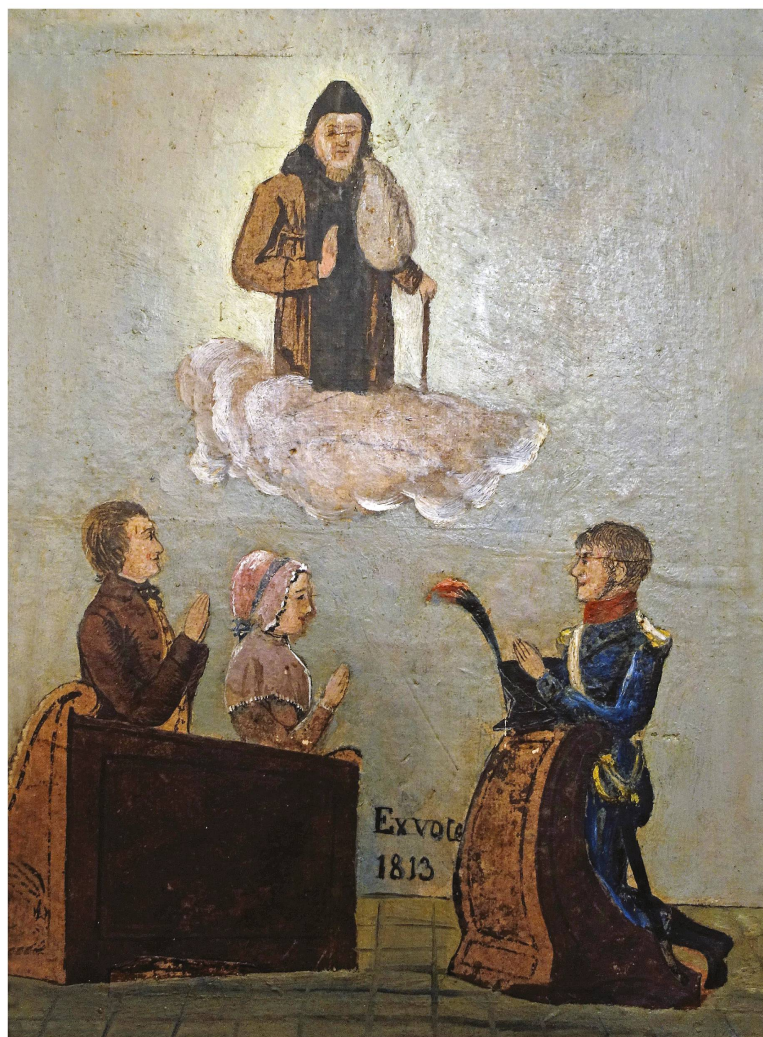
remettre au travail de la terre. Mais cette terre ne donne plus rien. Quand on passe la charrue, on voit s'écouler des eaux de couleur inhabituelle, fluorescente et aux odeurs doucereuses. Même la rivière a changé d'aspect. Les forêts se dessèchent. Les arbres ne donnent plus de fruits. Dans les étangs, on ne pêche que des *écregneules* de poissons. La terre, la forêt, l'eau, tout est devenu stérile. Et les jeunes gens ne connaissent plus le métier de potier de leurs parents. Ils ne l'ont pas appris car c'était inutile du temps des teinturiers. Aller l'apprendre à l'extérieur ? Les jeunes préfèrent abandonner ce village pollué, sans avenir. Le village, lentement, dédevient...

L'heure est grave et le Conseil communal se réunit pour examiner cette situation dramatique. Après de longues délibérations, on décide d'aller consulter la doyenne du village, la Renée. La délégation sera formée du maire accompagné de Rodolphe, un paysan avisé qui exploite un bel élevage de porcs et de Rémy, le patron d'un atelier de mécanique, deux anciens conseillers, deux sages.

Tous trois se rendent chez la Renée et la trouvent dans son salon, assise sur un fauteuil ancien; elle médite. Le maire et ses conseillers, Rodolphe et Rémy, expliquent à la Renée que le village se meurt: c'est quasi la famine, les habitants et tout le bétail vont crever après cet empoisonnement de la terre. « Que faire, Renée, as-tu un conseil à nous donner, toi qui as l'expérience d'une longue vie bien remplie, puisque tu viens de fêter ton 99^e anniversaire ? » demande Monsieur le Maire.

La Renée ne dit rien. Encore alerte malgré son grand âge, elle se lève prestement de son fauteuil, enfile son petit gilet mauve à fleurs et les invite à la suivre. Elle les emmène à l'église. Là, à gauche de l'autel, elle leur montre une statue qui date de 1590, soit plus de quatre fois son âge à elle. L'homme représenté n'est plus tout jeune mais a l'air en bonne santé, il porte une barbe bouclée et un chapeau à large bord. Il est vêtu d'un ample et long manteau brun et il tient en main un bâton de berger. Elle leur montre la châsse qui contient les ossements de cet homme qu'une analyse scientifique date du VII^e siècle. En fait, il ne s'agit que d'une vulgaire caisse en bois sans aucune fioriture qui est encastrée dans une niche du mur fermée par une grille en fer forgé. Elle leur fait voir les ex-voto où l'on distingue sur chacun ce berger entouré d'un halo de lumière et coiffé soit d'un chapeau, soit d'un bonnet. Il est au chevet d'un malade, d'un enfant, d'un cheval ou encore d'un soldat de Napoléon... Et la Renée commence à leur raconter l'histoire de cet homme¹.

« Depuis longtemps, il y a des habitants dans notre région. On a retrouvé au Cras-Challet, entre Bonfol et Beurnevésin, un cimetière



Ex-voto en l'église de Bonfol: saint Fromond au chevet d'un soldat de Napoléon (photo Pierre Lachat 2020).

burgonde. On y a déterré une boucle de ceinture ornée d'un Daniel dans la fosse aux lions. C'est dire qu'il y avait peut-être déjà à cette époque quelques chrétiens dans le pays. Et c'est justement de cette époque que datent les ossements de ce berger. Il s'appelait Fromond. Mais d'où venait-il? D'aucuns ont dit qu'il serait arrivé d'Espagne, d'autres d'Irlande avec saint Colomban. Qui sait? Mais une chose est sûre: il est venu de quelque part pour s'installer chez nous. Et il est arrivé avec Ursanne et Imier. Une fois au sommet du Mont-Terrible, au lieu-dit Le Mont-Repais, à côté de La Caquerelle, chacun de ces trois missionnaires a lancé son bâton en l'air. Celui d'Imier a été emporté vers le sud et Imier est allé s'établir dans la vallée de la Suze, entre Chasseral et Mont-Soleil. La canne d'Ursanne est tombée au bord du Doubs où il est allé demeurer dans une grotte avec un ours. Quant à Fromond, il a suivi son bourdon que le vent avait entraîné vers le nord, là où il y a des forêts épaisses et des marais. Son bâton s'est fiché en terre et a donné racine à un chêne à

l'ombre duquel Fromond s'est construit une petite hutte. Il vivait dans la prière et la méditation avec son chien, son âne et quelques autres animaux domestiqués. Il avait même apprivoisé un gros crapaud recueilli vers les étangs, là où le Corbery vient se jeter dans la Vendline. Tout ce petit monde animalier vivait librement avec Fromond. Et parfois, lorsque le lait et les œufs ne suffisaient plus à le nourrir ou à faire la charité à ses quelques rares voisins, il s'excusait auprès d'un lapin ou d'un dindon avant de le faire passer de vie à trépas, mais avec moult prières pour recommander son âme à Dieu. Il vivait ainsi en ermite, dans l'humilité, la prière et le service des autres. Il vécut, dit-on, jusqu'à l'âge de 105 ans, — un âge que j'espère bien atteindre —, glisse en passant la Renée qui vient d'entrer dans sa 100^e année ! Il est mort parce que deux bons à rien ont voulu lui voler son âne. Blessé, il s'est traîné jusque dans sa hutte où il a agonisé cinq jours durant. Ce sont des paysans du coin qui ont retrouvé

son corps et qui l'ont enterré sous son grand chêne. Les habitants de la région avaient un grand respect pour cet ermite ; ils ont continué à venir le vénérer et prier sur sa tombe où ils ont édifié une chapelle. »

« Des années plus tard, lorsqu'on a emmené ses ossements dans l'église — là où je vous les ai montrés —, ajoute la Renée, le cheval qui les transportait s'est arrêté auprès de la source où Fromond faisait ses prières. C'est bien la preuve que cet ermite était décédé en odeur de sainteté. Et on l'a sanctifié. On le dit Saint-Sans-Papier, notre saint Fromond. Pas étonnant ! Si un document a existé un jour, il aura disparu, par le passé, brûlé, détruit. Car le pays a connu bien des tribulations. Souvenez-vous, pendant la Guerre de 30 ans, le village a été entièrement saccagé par ces sauvages de Suédois qui ont tout ravagé sur leur passage et ont semé la terreur dans la contrée.



Statue de saint Fromond de style gothique tardif datant des années 1590, restaurée en 1984. Église de Bonfol. (photo Pierre Lachat 2020).

C'était en 1634. Bonfol-Le-Haut et Bonfol-Le-Bas ont été incendiés! Seules quelques familles ont survécu.» Et la Renée s'enflamme à l'évocation de saint Fromond. «Non, la sainteté de Fromond ne lui vient pas d'une bulle papale décernée à Rome après un long procès en canonisation. Sa pureté reconnue lui vient de la dévotion et de la ferveur populaires, du fruit de la piété des gens d'ici. Sa Sainteté est ancrée dans la terre de notre pays par la vénération qui lui est rendue à travers un culte immémorial. On vient de loin fêter le saint à Bonfol. Et on y vient pour le prier et se recueillir dans sa chapelle, pour boire l'eau sanctifiée de sa source et pour cueillir l'herbe bénie qui assurera la santé du bétail.»

«Je vous ai montré des ex-voto tout à l'heure, dit encore la Renée. C'est que saint Fromond a exaucé plus d'un vœu. Il a fait des miracles, vous savez. Et je ne vous en rapporterai qu'un seul.»

«On raconte que le maître d'école de Courtavon était perclus de maux de dos au point qu'il ne pouvait se déplacer qu'avec des béquilles. Un jour, il a décidé de se traîner avec ses bâtons jusqu'à la chapelle de Saint-Fromond. À peine avait-il gagné le territoire de Bonfol que ses cannes sont tombées toutes seules et que notre homme pouvait marcher librement. Tout content, il s'en est retourné chez lui. Mais dès qu'il est arrivé à la maison, son mal l'a repris et de plus belle. Alors, le maître d'école s'est péniblement remis en chemin vers Bonfol. Une fois sur le territoire de saint Fromond, comme la première fois, les béquilles sont tombées d'elles-mêmes. Mais le pénitent, cette fois-ci, a poursuivi son pèlerinage jusqu'au bout. Il est allé tout d'abord remercier le saint à l'église, puis il s'est rendu à la chapelle pour se recueillir et enfin, il a bu quelques gorgées d'eau à la fontaine pour se purifier. De retour chez lui, il n'a plus jamais ressenti son mal.»

«Je pourrais encore vous raconter bien d'autres miracles de saint Fromond qui a si souvent pris soin des gens et des animaux de ferme, tant les paysans avaient confiance en lui, comme en témoignent tous ces ex-voto accrochés dans le fond de l'église. Mais vous comprendrez tout ça si vous allez les admirer de plus près.»

«Toute la bonté et la sagesse de saint Fromond ont été rapportées dans la prière qui lui est consacrée et qui se termine par cette magnifique invocation. La Renée prend un livre déposé sur le bord d'un banc et lit :

«Saint Fromond, protège nos étalons de la morve, protège nos bœufs du tournis, protège nos génisses de l'enfle. Protège nos agneaux de l'affilée, nos veaux de la darte laiteuse, nos ânes de la mélisse, nos moutons

de la rabuze, nos cochons du farcin ou de la fève, nos poules et nos pigeons du pantolement et de la pépie. Et nous, de tout le reste. Amen.»

Après cette lecture, la Renée se relève, fixe dans les yeux tour à tour le maire et les conseillers et elle leur dit « Allez et priez saint Fromond. Il vous aidera ».

Le Conseil a écouté la Renée et l'a entendue ! Alors, après avoir consulté Monsieur le Curé et avec son accord et son engagement enthousiaste, on décide d'intercéder auprès de saint Fromond avec force prières, processions, eau bénite et encens. Pendant des jours et des jours et même des nuits, on parcourt le village et les champs, en cortège. Tout devant, il y a les servants de messe, en surplis blanc sur leurs aubes rouges, et leur aîné qui ouvre le cortège religieux en portant la croix sur laquelle est fixé un crucifix brillant en argent. Il est accompagné du thuriféraire avec son encensoir tout fumant. Arrive alors Monsieur le Curé sous son dais soulevé par ces Messieurs du Conseil communal. Il y a aussi la congrégation des jeunes filles emmenée par la porte-drapeau qui tient la bannière de sainte Thérèse. Il y a le groupe des garçons avec l'oriflamme de saint Laurent. Et la fanfare La Fromontine qui joue en alternance avec la Sainte-Cécile qui chante cette antienne à la gloire de saint Fromond : « Ave, Ave, Ave saint Fromond, Ave, Ave, Ave saint Fromond... » (sur la musique de l'Ave Maria de Lourdes). Tous les gens de Bonfol et des alentours sont présents, avec leurs animaux domestiques, implorant et priant leur saint...

Mais les années passent et rien ne se passe... La disette et l'indigence s'installent.

Et après trois ans, au printemps, des pluies diluviennes s'abattent sur le village, inondent les rues, les maisons et les prairies alentour. La Vendline et les étangs débordent. Les champs sont délavés, détrempés. On ne peut rien semer. L'été qui suit, la canicule provoque une vraie sécheresse. Tout est brûlé. Et plus rien ne pousse. Pas de foin, pas de moissons, pas de récolte. À l'automne, le brouillard envahit les vergers et répand la pourriture. Les fruits sont moisissés. L'hiver est plus rigoureux que tous ceux vécus de mémoire de vieux « Bonfol » ! Il gèle à pierre fendre. La neige recouvre tout. Pas moyen d'aller en forêt glaner quelques racines à ronger... La famine est là. Il faut abattre le bétail pour survivre. On en vient même à devoir demander l'aumône dans les villages avoisinants. Quelle honte ! On en veut à ce satané saint Fromond qui ne nous a pas entendus...

Et pourtant ! L'année suivante, le printemps est doux et juste humide comme il se doit. On se dépêche de fumer et d'ensemencer les champs. L'été ensoleillé est agréable et tout pousse. Les champs sont bien verts et on récolte du bon foin. Les blés sont mûrs à souhait. À l'automne, la récolte des fruits permet de préparer des confitures, des conserves et de distiller une bonne goutte pour les soins aux animaux domestiques et aux hommes. À la Saint-Martin, on fait bombance dans le bonheur de l'opulence retrouvée. Et on danse, on chante, on rit ; la damassine est de la partie et réchauffe l'ambiance. À nouveau, il fait bon vivre à Bonfol. Les jeunes reviennent s'y installer et même certains réapprennent le métier de potier avec Felicitas, une potière qui en son temps a fait son apprentissage à Bonfol et qui a décidé de revenir s'établir dans ce lieu qui renaît.

Il faut bien se rendre à l'évidence. Par le feu, l'eau, le froid et la privation, saint Fromond a purifié la terre de Bonfol et le cœur de ses habitants. C'est un nouveau miracle.

Depuis lors, chaque année, le lendemain de l'Ascension, on célèbre saint Fromond avec encore plus de ferveur puisqu'on y a ajouté la Fête villageoise.

Et je me suis laissé dire qu'un groupe d'habitants reconnaissants avait accroché dans l'église un ex-voto en remerciement à saint Fromond pour l'assainissement de la Grande Fosse, qui a été comblée entre-temps.

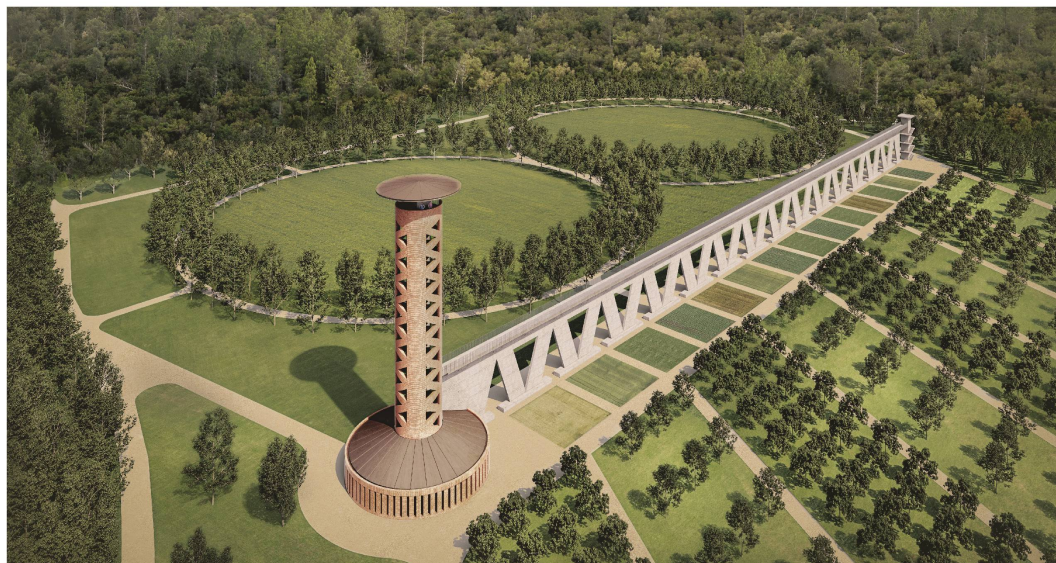
Bien des années plus tard, un jeune garçon prénommé Yannis, curieux de tout ce qui touchait à son village et à ses racines, et qui avait entendu parler de cette histoire, s'est rendu à l'église. Il y a vu ce nouvel ex-voto sur lequel on peut admirer une grande fosse reboisée et fleurie. Et il a décidé d'aller voir sur place, au lieu-dit Sur les Creux, pour se rendre compte de la réalité.

Quelle surprise l'attendait ?

D'aucuns disent qu'il y a trouvé dans un bois de chênes un panneau fixé à un arbre sur lequel était noté : « Ici, il y avait une grande fosse, autrefois polluée, maintenant assainie grâce à saint Fromond ». Et c'est tout !

D'autres disent qu'il a été ébloui de voir un grand mur entouré de verdure et de beaux arbres, symbole du renouveau de la nature. Avec même une tour d'où l'on voit le village et bien plus loin à la ronde.

Moi, je n'y suis pas allé voir ; et donc, je ne peux pas vous dire ce que ce jeune Yannis a véritablement découvert... Sur les Creux.



Projet de l'architecte tessinois Mario Botta pour la réhabilitation du site de l'ancienne décharge industrielle de Bonfol qui sera un lieu de mémoire, de détente, de résilience et de réconciliation entre l'Homme et la Nature (© Mario Botta Architetti).

Pierre Lachat, avocat de formation, a fonctionné durant 35 ans comme juge dans le Jura. Il a présidé le Comité directeur de la S.J.É. de 2002 à 2010. Retraité depuis 2013, il est conteur. (Pour plus de détails consulter dans le Dictionnaire du Jura : DIJU: <https://diju.ch/f/notices/detail/2273>)

NOTE

¹ La légende de saint Fromond racontée par la Renée est inspirée de la *Vie des Saints du Jura* de Pierre-Olivier Walzer, Éditions L'Âge d'Homme, 1990, p.91 ss et 119 ss. Au sujet de la datation des ossements, voir B. Kaufmann, « Les ossements de saint Fromond: leur expertise anthropologique », in *Actes S.J.É.* 1991, p. 243 ss.

